

suite du 11 novembre 2014 à St-Sym

Au contraire, c'était presque gai, parce que tout le monde se parlait. Il n'y avait là que les hommes. Les plus anciens parmi les mobilisés, ceux qui avaient fait leur service, tapaient dans le dos des conscrits qui portaient pour la première fois à l'armée.

Les jours qui ont suivi, les hommes sont partis par paquets, les familles allaient les conduire en charrette, à la gare de Briançon.

Tout le monde en avait gros, mais on nous avait bien dit de ne pas le montrer, ce qui a été très difficile quand les hommes nous ont crié au revoir par les fenêtres, au démarrage du train. »

Nous voici maintenant au mois de mai 1915, à Mont Saint Eloi dans l'Artois, au nord de la France, avec le Huitième Régiment de Zouaves. Parmi eux, deux poilus originaires de Saint-Symphorien, les jeunes Pierre Dussud et Antoine Poméon âgés de 20 ans.

La famille Dussud est une famille d'ouvriers qui habite à la Doue. Le père travaille comme cordonnier pour les Billard. La mère est nourrice. En 1914, ils ont trois enfants. L'aînée, Madeleine, 25 ans. C'est elle qui écrira au nom de la famille. Pierre, 20 ans, chapelier. Et Pierrette, 9 ans, la filleule de Pierre.

Pierre, mobilisé début septembre 1914, est envoyé faire ses classes en Algérie. En février 1915, il se retrouve en Champagne et fin avril en Artois où se prépare une grande offensive. Lors des combats des 10-12 mai, son régiment subit de lourdes pertes, mais Pierre Dussud et son ami Poméon s'en sortent.

Il écrit : « Je ne sais pas comment j'ai fait de passer à travers les balles et

les obus, car nous avons chargé à la baïonnette... J'ai vu quelque chose de terrible. Enfin c'est la guerre. »

Le 16 juin, nouvelle attaque. Pierre s'en sort encore miraculeusement. Ramené à l'arrière, le samedi 19, il s'empresse d'écrire à sa famille.

Lecture de la lettre par deux lycéens de Champagnat..

LETTRE D'UN POILU DE 20 ANS

« Samedi 16 juin - Vous devez être inquiets car voilà quelques jours que je ne vous ai pas écrit, mais vous allez savoir pourquoi. Vous avez sans doute déjà lu les journaux : nous avons attaqué le 16 juin et je reviens du champ de bataille aujourd'hui même.

J'ai encore passé à travers ainsi que l'Antoine Poméon. Je m'en suis sorti tout de même indemne malgré que les balles et les obus sifflaient. Une balle m'a traversé ma chéchia. Elle m'a rasé celle-là pour le coup...

Comme pertes dans mon Bataillon, plus de 130 hommes. Tous les copains que j'avais sont tombés ou disparus... Je n'ai plus d'amis, à part Poméon.

Nous avons autant enduré que l'autre fois : 3 jours sans boire et sans manger. Ce que vous devez penser est un peu dur. J'ai bu tout mon flacon d'alcool de menthe pur.

Tu me parles aussi de la pêche, que le papa va faire l'ouverture. J'espère que ça bichera, mais de mon côté ce n'est plus comme les autres années, où comme ce soir samedi, on préparait tous les engins pour partir le dimanche matin ... Où il est ce temps où l'on revenait tous les deux avant la grand-messe, les pantalons un peu mouillés, on se changeait, on buvait le fameux café de la maman pour nous remettre, oui c'était le bon temps.

Je n'ai qu'un désir : que ce temps

évite l'autre...

Alors que faire pour que cela ne se reproduise plus ?

Parce que la paix ne dépend finalement que de nous, il faut enseigner à toutes les générations que la paix recule quand se renforce la haine de l'autre, que la paix s'affaiblit d'une compétition absurde entre les peuples et enfin qu'elle disparaît lorsque s'amenuise la soif de vivre ensemble.

Ne laissons donc pas banaliser la violence... et sachons rassembler nos énergies pour promouvoir le seul et unique choix qui devrait être le nôtre : celui d'une humanité libre, solidaire et fraternelle... Ce sont ces valeurs républicaines dont il faut se rappeler ce jour..."

revienne, alors ce sera le rêve, pour que je puisse aussi payer le chagrin que je vous ai fait faire à la maison. Mais je sais bien que de votre côté, vous songez de même...

Je suis un peu vanné aujourd'hui. Je vais aller me coucher. À bientôt de tes nouvelles.

Celui qui vous aime et qui ne cesse de penser à vous.

Votre fils et frère Pierre. »

Ce mardi matin 22 juin, Pierre écrit de bonne heure. Il ne se doute pas qu'à huit heures, il va y avoir une alerte et devra remonter au front. Il y sera blessé et mourra de ses blessures à 13 heures à l'ambulance de Mont Saint Eloi. Voici des passages de sa dernière lettre.

LA DERNIERE LETTRE

Mardi 22 juin- **Bien chers Parents**
« ... De ce moment, nous sommes au repos à Camblain l'Abbé près du

Mont Saint Eloi, mais pas pour longtemps car je crois que le 24 nous retournerons à la tranchée. Ils abusent car il y a à peine 3 jours que nous venons d'attaquer. Enfin, il faut le prendre comme ça vient, au régiment surtout en guerre.

De l'équipe que nous étions, je suis resté tout à fait seul, les autres sont été blessés... Ce qui fait qu'étant tout seul, j'ai un peu le noir. Mais je ne me décourage pas pour cela, car je songe toujours à ceux qui peut-être se font du mauvais sang pour moi, mais vous avez tort, jamais je me suis moins bilé qu'au régiment. Je me porte bien.

Je regrette un peu mon petit lit à sommier car c'est tout à fait sur la dure que nous couchons, sans paille, mais je le laisse pour ma petite Pierrette qui, je crois, quand elle va se coucher prie pour son parrain.

Il faut que je vous dise aussi que pour l'attaque en tant qu'agent de liaison, je suis cité à l'ordre du régiment.

Donnez le bonjour au parrain et voisins. Recevez un tendre baiser de celui qui vous aime et qui ne cesse de penser à vous.

Pierre »

A Saint-Sym, le dimanche 27 juin, les Dussud ignorent la mort de Pierre. Le samedi suivant, le 3 juillet, toujours pas de nouvelles. La famille continue donc d'écrire à Pierre. Voici des extraits des deux dernières lettres de sa soeur Madeleine, du 27 juin et du 3 juillet.

suite page 3

DISCOURS DU MAIRE

(extraits)

"Célébrer le 11 novembre, c'est commémorer la fin d'un conflit qui fut l'un des plus terribles et meurtriers de l'Histoire du monde : 19 millions de morts, 21 millions de blessés...104 pelauds sont morts pour la France et des dizaines ont été blessés gravement.

A l'issue des combats, chacun pensait que cette première guerre mondiale était "la der des der". C'était compter sans l'esprit de revanche, sans les ravages de la crise économique, sans le fléau des extrémismes et sans les gouvernements qui, préférant la passivité à la guerre, acceptèrent l'un sans